

« Ma Mère » de Georges Bataille Marie-Cécile Marty

« Ma mère » est l'un des textes les plus scandaleusement beaux de Georges Bataille, qui disait « ce qui m'oblige à écrire, j'imagine, est la crainte de devenir fou ». Le roman posthume, aux allures autobiographiques, commence avec ces mots : « La terreur au bord de la tombe est divine et je m'enfoncé dans la terreur dont je suis l'enfant ».

Enfant, Pierre est malade ; il grandit à la campagne chez sa grand-mère où sa mère vient le visiter. Un souvenir d'enfance lui permet de détacher la voix de sa mère « durant les maladies et les longues fièvres », voix « d'une douceur insistante » qui noue l'attachement de l'enfant à sa mère.

A l'âge de quatorze ans, Pierre rejoint ses parents à Paris. Il y découvre son père : « je le surpris traversant les salons : il bousculait les sièges et ma mère à demi dévêtue le fuyait : mon père était lui-même en pans de chemise. Il rattrapa ma mère : ensemble, ils tombèrent en criant ». Ce père alcoolique le terrifie ; il est un « intrus » entre Pierre et sa mère. Pierre aimerait la sauver de ses griffes.

Lorsque son père meurt, Pierre a dix-sept ans. Soulagé, il croit retrouver sa mère. Mais celle-ci veut lui parler : « Pierre, regarde-moi bien », « tu es trop jeune et je ne devrais pas te parler, mais tu dois te demander si ta mère est digne de respect que tu lui montres. Maintenant ton père est mort et je suis fatiguée de mentir : *je suis pire que lui !* » (...) « Pierre, tu n'es pas son fils mais le fruit de l'angoisse que j'avais dans les bois » (...) « nue, et que je jouissais de trembler ». Pierre tombe sous la griffe de cette femme terrifiante et sulfureuse, qui l'initie à l'orgie et à la débauche. La jouissance obscène de la femme se dévoile brutalement : adepte des parties fines, buvant jusqu'à la lie, elle livre son fils à sa maîtresse Réa.

Pierre veut comprendre la fascinante « détresse » de sa mère, qui fait son adoration pour cette mère-toute. Mais plus il l'interroge, plus la douce voix maternelle se mue en railleries de la femme pour le convaincre de son indignité : « tu dois rester le fils soumis de celle dont tu connais l'indignité ». La femme sacrifie l'enfant à sa jouissance dans la fange, à la jouissance de son être de déchet. Pierre est entraîné par le fond : « Que je cède à l'horreur de la débauche où je savais que ma mère se complaisait, aussitôt le respect que j'avais d'elle faisait de moi-même et non d'elle un objet d'horreur ». L'adolescent découvre une vie de perdition où se mêlent honte, jouissance, dégoût, et respect. Comme elle, qui a « toujours trouvé son plaisir dans l'angoisse », Pierre sombre dans l'angoisse, tremble dans la débauche en se cachant, comme sa mère, derrière le « masque du rire », seul voile possible à l'indécence, à son malheur.

Sur le point de céder à l'impossible désir incestueux, sa mère se suicide. Elle laisse une longue lettre à Pierre, long discours sur son désir d'avilissement. Pierre la lit, la relit, s'interroge sur son lien à sa mère, et en déduit un savoir intime sur sa mère, ainsi que sur la jouissance féminine : « étais-je amoureux de ma mère ? J'ai *adoré* ma mère, je ne l'ai pas aimée. De son côté, j'étais pour elle l'enfant des bois, le fruit d'une volupté inouïe » (...) « Ce qu'elle aima, c'était toujours le fruit de ses entrailles » (...) « J'étais né de l'éblouissement de ses jeux d'enfants et je crois qu'elle n'aima jamais un homme » (...) « Y aurait-il eu dans ce royaume libidineux place pour la tendresse ? Il y avait en elle et pour moi un amour semblable à celui qu'au dire des mystiques Dieu réserve à la créature, un amour appelant à la violence, jamais ne laissant place au repos ».

Puis, Pierre rencontre Hansi, une jeune femme, et l'amour.